

ENTRE SAVOIR ET VÉRITÉ : LA DÉCONNAISSANCE

Magali Bonhomme

Lacan définit la vérité comme quelque chose d'étrange et d'intéressant. « Vous le savez, la vérité, ça ne se saisit pas comme ça, hein ! ». Est-ce à dire que la vérité revêt un caractère d'irreprésentable pour Lacan ? Peut-être alors pourrions-nous mettre en rapport cette approche avec ce que dit Lévy quant au caractère traumatisant de l'irreprésentable et de l'insaisissable. « Le Réel n'est pas traumatique en soit mais il demeure pourtant dans tout traumatisme ce qui reste de l'ordre de l'irreprésentable ». Avec l'irreprésentable arrive l'impensable. Ce que nous ne pouvons représenter, nous ne pouvons le penser. Et l'impensable (traumatique ?) a à voir avec la mort et l'origine.

La relation clinique s'inscrit dans cet espace particulier : entre savoir et vérité. De prime abord nous pourrions qualifier ce lieu de lieu de la méconnaissance. Mais, à la lecture des Séminaires de Lacan « L'acte psychanalytique » et « D'un Autre à l'autre », il apparaît plus juste de parler d'espace de déconnaissance. Afin d'illustrer mon propos, je voudrais vous présenter mon histoire avec Mme M. J'insiste sur « mon » histoire, je ne parle pas ici d'un récit clinique au regard de la patiente, mais bien pour mettre en perspective ma position quant à savoir et vérité...

Mme M. vient me voir à la suite d'un diagnostic médical. Ayant vu une émission télévisée sur l'hépatite C qui conseillait un dépistage de la maladie, Mme M. décide d'aller effectuer des analyses de sang dans un laboratoire de ville. Confiante, elle retourne chercher les résultats quelques jours plus tard. Et là, une « chape de plomb » s'abat sur elle : la laborantine lui annonce qu'il faut refaire un prélèvement afin de contrôler la sérologie de l'hépatite C qui s'est révélée positive.

Mme M. parle d'un sentiment de honte qui l'a submergée à ce moment-là. Quelle honte ? La patiente dit amalgamer hépatite C et Sida, mettant en avant le caractère « honteux » que le sida revêt pour elle. Il est à noter que cette question de la honte ne sera pas ré-interrogée par moi.

Pourtant quel est le statut de la honte ici? Mme M. présente ce sentiment de honte comme lié à une maladie sexuellement transmissible, honteuse selon elle. Mais n'oublions pas que Mme M. s'est rendue spontanément dans un laboratoire pour y effectuer une analyse sérologique: elle va chercher une réponse à une question qu'elle seule se pose, mais elle ne va pas chercher cette réponse au hasard. Pourquoi avoir effectué une recherche sérologique d'hépatite C et pas de HIV par exemple? La recherche était « ciblée » par la patiente, comme si elle savait déjà que la réponse pouvait être positive, comme si elle se doutait de quelque chose sans le savoir vraiment, comme un savoir insu. Que va-t-elle chercher comme réponse, comme objectivation, auprès d'un laboratoire d'analyse médicale? Elle demande à la médecine, ou la science, de lui fournir une réponse sur quelque chose qu'elle savait déjà, à son insu. Peut-on penser que la médecine représente l'Autre? Mme M. vient questionner la médecine comme elle pourrait questionner l'Autre. Alors suivons Lacan: « Que l'Autre soit ici mis en question, voilà qui importe extrêmement à la suite de notre discours. Il n'y a dans cet énoncé, disons-le d'abord – cet énoncé que **l'Autre n'enferme nul savoir qui soit ni déjà là ni à venir, dans un statut d'absolu** – il n'y a dans cet énoncé rien de subversif »¹. Pas de statut d'absolu pour le savoir nous dit Lacan. Or c'est bien ce statut d'absolu que Mme M. vient chercher dans les résultats sérologiques. Ce statut d'absolu, serait-ce la vérité, ou du moins ce que cette dame pourrait envisager comme étant une vérité? Que cherche Mme M, savoir ou vérité?

Mme M. parle aussi de sa « phobie » des hôpitaux, des médecins, des « blouses blanches » en général. Dans un souci de rationalisation, Mme M. précise que cette « phobie » est liée au fait que son père a été très malade quand elle était enfant. Tuberculeux, celui-ci a longtemps été soigné au sein d'un sanatorium. La patiente vivait donc seule avec sa mère, ses frères et ses sœurs. Pendant le temps d'hospitalisation du père, Mme M. et son jeune frère ont été placés

dans une maison accueillant les enfants orphelins. La mère avait donné consigne à ses deux enfants de ne pas dévoiler leur placement au père lorsqu'ils allaient lui rendre visite au sanatorium. Un secret a pris forme ici. Quel lien ce secret a avec le désir de savoir de Mme M. ? C'est au père malade que l'on cache des choses importantes, c'est le père malade qui ne sait pas. Or aujourd'hui c'est Mme M. qui est malade... donc elle qui pourrait être en place de ne pas savoir... Pourtant sa quête est une quête éperdue de savoir, de connaissance: elle veut la vérité sur sa maladie. Pouvons nous voir ici un retournement: son père avait certainement un savoir (une vérité?) sur son origine, sa filiation à elle, et la mascarade vient attribuer au père un non-savoir sur le placement de ses enfants. Avec ce statut de malade qui l'angoisse tant, Mme M. viendrait peut-être retrouver (rechercher) ce statut du père malade, à savoir celui qui a la vérité mais qui ne sait pas. Devenir malade, c'est pour Mme M. avoir la vérité et ne pas savoir, or cette vérité pourrait être source de honte pour la patiente. Alors est-ce que le père qui ne sait pas est la figure que Mme voudrait incarner en étant malade: elle ne saurait pas non plus. Mais donc où se situe la honte? Est-ce que la honte est en lien avec la question de l'origine ici évoqué par rapport au père? Poursuivons...

A l'issue de ce premier entretien, il apparaît de façon évidente que la patiente a un sentiment très exacerbé de sa maladie. Elle se pense très atteinte, alors que, médicalement, elle n'a pas développé la maladie, elle est seulement « porteuse » du virus. Ce décalage entre le vécu de l'annonce du diagnostic et la réalité de la pathologie me semble alors constituer une piste de travail intéressante par rapport à la demande de Mme M. Nous convenons donc ensemble de l'opportunité d'entreprendre un travail clinique. Notons cependant l'ambivalence qui caractérise les propos de Mme M. Elle dit n'accorder aucune confiance au corps médical, pourtant c'est bien à la technologie médicale que Mme M. vient poser sa question (« suis-je malade? »). Pouvons-nous penser ici que, comme nous l'avons abordé plus haut, le corps

1 LACAN Jacques. « D'un Autre à l'autre ». Page 58.

médical et son discours constitueraient une des figures de l'Autre et que Mme M, par son ambivalence, viendrait questionner et malmener cet Autre? Nous verrons plus loin pourquoi il pourrait s'agir de malmener l'Autre...

Le deuxième entretien sera le point de départ et de construction d'un a priori qui ne me quittera pas de sitôt et qui envahira la relation clinique pour plusieurs mois. Alors que s'est-il passé pendant cet entretien, que s'est-il dit? Mme M. parle de deux choses très importantes, deux choses suffisamment éloignées l'une de l'autre pour que je ne manque pas de les lier, lien construit de toutes pièces mais assez solide pour être apriorique.

Tout d'abord, Mme M. revient sur sa pathologie. Différents médecins lui ont expliqué qu'une sérologie positive pour l'hépatite C ne signe pas l'avènement de la maladie, et peut donc être sans gravité. Malgré cela, Mme M. a compris (ou a voulu comprendre) qu'une épée de Damoclès pesait sur sa tête. Elle veut en savoir plus et demande à ce qu'on lui fasse une biopsie hépatique. L'examen ainsi réalisé lui permettrait, selon ses dires, d'accéder à une vérité sur son état de santé. Elle dit également qu'elle n'accorde que peu de confiance au corps médical et que le résultat d'une biopsie lui paraît plus tangible que le discours rassurant d'un médecin (vers l'idée de preuve). Mme M. voudrait, au travers de la biopsie, objectiver son état de malade. Cependant, à ce moment-là, les médecins ne trouvaient pas opportun l'idée d'une biopsie. Mme M. insistera auprès d'eux.

Durant ce même entretien, Mme M. parle de son enfance, de ses relations familiales. Elle décrit sa mère comme une femme très dure avec elle et avec son jeune frère. La mère aurait préféré les trois aînés, qui physiquement lui ressemblent. Elle aurait toujours rejeté les deux plus jeunes, qui, de type très méditerranéens, ressemblaient beaucoup au père italien. Pour protéger son père d'un chagrin certain, Mme M. ne trahira jamais le secret qui l'unissait à sa mère

concernant son placement lors du départ du père pour le sanatorium.

Puis Mme M. « lance » que sa mère ne l'a pas reconnue à sa naissance, qu'elle était seulement reconnue par son père. Le discours familial était, concernant Mme et son jeune frère, « ce sont les enfants que le Père a ramené de la campagne de Libye... ». Et moi d'entendre que celle que Mme M. nomme sa mère n'est pas sa mère... a priori? « Mais c'est par rapport à l'idéal de tout dire que des indices et des soupçons naissent et font supposer que quelque chose n'est pas dit. C'est un savoir, une expérience antérieure qui dicte une construction dont la fragilité est bien souvent flagrante »².

Mais il est important de noter que mon « ambition » à ce moment là fut d'amener Mme M. à un savoir, pas à une vérité. « Nul discours ne peut dire la vérité, la vérité c'est ce qui se dérobe »³.

Nous pouvons également mettre en avant le retournement en son contraire dans la haine qui lie Mme M. à sa mère (à ses mères): est-ce elle qui ne voulait pas reconnaître sa mère? (connaissance: naître avec, tout en sachant que c'est l'enfant qui fait naître la mère en tant que telle). « Entre le non-reconnu et l'inconnu se joue donc une subtile partie. Le non-reconnu suppose le reconnaissable »⁴. **De la même façon que le non-su supposerait le savoir...** Que vient faire là la parole de Mme M. ? Elle veut savoir quelque chose, elle pointe le non-su comme ce qu'elle souhaite bannir, et j'entre dans son jeu. Elle dit souhaiter bannir ce non-su au niveau médical, au sujet de sa santé, moi j'entends qu'elle souhaite bannir le non-su au sujet de son origine, de sa filiation. Mais si le non-su supposait le savoir inconscient? Si c'était tout simplement la parole de Mme M. qui venait creuser cet espace du savoir inconscient, insu? Le savoir serait déjà là, insu.

Dans la suite de nos rencontres, je n'entendrais rien d'autre que le lien que j'ai établi entre les deux événements relatés dans ce second

2 ROSOLATO Guy. *La relation d'inconnu*. Page 211.

3 LACAN Jacques. *D'un Autre à l'autre*. Page 38.

4 ROSOLATO Guy. *La relation d'inconnu*. page 260.

entretien : pour Mme M, le besoin de savoir la vérité sur la maladie est en fait un besoin de savoir la vérité sur sa naissance. Et j'occulterai une bonne partie du reste (par exemple la question de la honte qu'elle abordait dès le premier entretien). Mais « dans *D'un Autre à l'autre*, à qui avons-nous à laisser la parole ? Il ne s'agit point ici de la parole et je ne vous ai point encore montré, si déjà pourtant je l'ai fait entrer en jeu en vous rappelant le discours que j'ai attribué à cette personne insaisissable que j'ai appelée la vérité, si je lui ai fait dire : « Moi, je parle... », c'est bien je l'ai souligné, qu'il s'agit d'autre chose que ce qu'elle dit. » (Lacan page 50). M'attachant trop au savoir, je n'ai pas laissé de place à la vérité. Mais justement, comment laisser cette place à la vérité. Trop employée à entendre un savoir sur la naissance et la filiation de Mme M, un savoir biographique, tangible, je ne laissais pas advenir la vérité, peut-être ici incarnée par la honte. Qu'est-ce que cette honte ? Peut-être justement un instant fondateur du sujet, « l'enfant de la honte », l'enfant adultérin.

Des mois plus tard, Mme M. me dira en séance qu'elle sait que sa mère n'est pas sa mère, qu'elle connaît sa mère biologique depuis longtemps, qu'elle est en fait une enfant issue de l'adultère du père, mais que ce-dernier voulait absolument que ces enfants soient tous élevés ensemble dans le foyer conjugal.

Mme M. savait... « Le savoir ce n'est pas le travail. Ça vaut du travail quelque fois mais ça peut vous être donné sans. Le savoir à l'extrême c'est ce que nous appelons le prix. [...] Le prix de quoi ? C'est clair le prix de la renonciation à la jouissance. Originellement c'est par là que nous commençons d'en savoir un petit bout. Pas besoin de savoir pour ça. Ce n'est pas parce que le travail implique la renonciation à la jouissance que toute renonciation à la jouissance ne se fait que par le travail »⁵. Mme M. en est une illustration.

Mais là la question du savoir vient donc se compliquer pour Mme M. Car cette question de la naissance, de l'origine, est liée à un menson-

ge, mais un mensonge voulu par le Père, et accepté par la Mère et l'épouse du père. Comment donc avoir accès à ce savoir quand d'entrée de jeu Mme M. a été prise dans ce mensonge ? La honte est ici interrogée : la honte par rapport à l'origine est parasitée (renforcée) par le mensonge.

Alors pourquoi avoir choisi ce récit clinique pour vous parler de la question du savoir et de la vérité ? Pourquoi écrire sur ce cas ?

Fédida se questionne sur : qu'est-ce qu'écrire, et qu'est-ce que théoriser pour un psychanalyste ? Que vient faire cette mise en acte qu'est l'écriture dans un travail dont le médium exclusif est la parole ? « Le projet de théorisation, présent au désir d'écrire, fait donc ici question. [...] Question signifie ici un inanalysable qui sert à la fois « noyau psychotique » foyer de mort et de vie, lieu traumatique ou non-lieu de la création, point aveugle enfin soustrait à l'idéal mythique de la connaissance de soi par la psychanalyse »⁶. Le projet d'écrire serait donc, selon Fédida, un rempart de l'analyste face à ce point aveugle, une certaine façon de masquer l'absence. Pour Fédida, l'écriture de l'analyste est une sorte de protection, une objectivation de la scène analytique. Ce fut certainement pour moi une façon de travailler à nouveau sur ce sentiment de honte qui apparaissait dans le discours de la patiente. Est-ce que justement cette question de la honte telle que la patiente l'amène dans son discours ne viendrait pas constituer ce point aveugle dont parle Fédida ? La honte viendrait révéler chez cette patiente un savoir déjà là... est-ce ce savoir déjà là que je n'ai pas voulu entendre ? Je me suis employée à amener cette patiente vers ce savoir... mais il était déjà là, insu. Or c'est de l'insu que naît le désir de savoir. Mon désir de savoir.

Mais au-delà de cette idée de la honte, approche possible d'une vérité subjective chez cette dame, il y a aussi de nombreuses autres paroles que je n'ai pas entendues, trop occupée à construire mon a priori. La brouille de

5 LACAN Jacques. *D'un Autre à l'autre*. Pages 36-37.

6 FEDIDA Pierre. *L'absence*. Page 10.

Mme M. avec sa fille unique quand celle-ci lui dit qu'elle n'est pas disponible car elle va déjeuner avec sa seconde mère (en fait une collègue de travail plus âgée qu'elle avec qui elle entretiendrait des relations amicales extra-professionnelles), le décès du jeune frère suite à une MST, source de honte pour Mme...

Lacan définit la vérité comme quelque chose d'étrange et d'intéressant. « Vous le savez, la vérité, ça ne se saisit pas comme ça, hein ! »⁷. Est-ce à dire que la vérité revêt un caractère d'irreprésentable pour Lacan ? Peut-être alors pourrions-nous mettre en rapport cette approche avec ce que dit Lévy quant au caractère traumatisant de l'irreprésentable et de l'insaisissable. « Le Réel n'est pas traumatique en soit mais il demeure pourtant dans tout traumatisme ce qui reste de l'ordre de l'irreprésentable »⁸. Avec l'irreprésentable arrive l'impensable. Ce que nous ne pouvons représenter, nous ne pouvons le penser. Et l'impensable (traumatique ?) a à voir avec la mort et l'origine.

Lévy met l'accent sur l'impossible à dire du réel de la mort et de l'origine. Pour cet auteur, le Réel n'est appréhensible dans la cure que sous l'angle d'un « avatar de la question de la mort ou plus exactement de ce que nous appellerons réel de la mort »⁹. Au travers de plusieurs exemples, Lévy établit que la transmission de l'idée de la mort engendre une résistance. Il reprend les écrits de Primo Levi afin de montrer que l'idée même de la mort était évacuée des paroles des sujets internés dans les camps de concentration durant la seconde guerre mondiale. Est-ce à dire que pour vivre, pour survivre, il faut obligatoirement éloigner la question de la mort ? La mort deviendrait, comme le Réel, irreprésentable, inénarrable.

La vérité dans la cure aurait-elle à voir avec la question du réel, ou plus exactement du réel de la mort ? La question reste ouverte.

« La vérité moi je parle », la vérité est objet de méconnaissance.

Dans l'histoire de Mme M, la honte c'est la question de la vérité. La vérité est de l'ordre de l'être ; elle ne peut pas faire semblant, le semblant permet de parer à la honte... La question de la honte apparaît avec la question de l'origine. Mais pour Mme M, la question de l'origine n'est plus une énigme, c'est un mensonge avéré. Elle ne peut plus croire personne, elle ne peut pas se leurrer, elle est accrochée à ce qui pourrait être une vérité vraie... L'énigme se transforme et vient prendre corps dans une réalité : vers un traumatisme ?

Alors de l'idée de vérité comme objet de méconnaissance, il ne reste qu'un pas à franchir vers la déconnaissance.

Dans ce contexte socio-politique de fin 1968, Lacan s'insurge contre la vérité collective qui s'étalait sur les murs lors de ce qu'il est convenu de nommer « les événements ». « Naturellement, il faut bien se souvenir à ce moment là du rapport qu'heureusement j'avais pointé trois mois auparavant que la vérité de la connerie n'est pas sans poser la question de la connerie de la vérité »¹⁰. Reprenons alors ce que Lacan disait ces mois auparavant à propos de la vérité et de la connerie. Pour Lacan la connerie vient constituer un nœud, quelque chose de stratifié et de complexe. A ce titre la connerie est respectable et permet de mettre en relief une fonction de déconnaissance.

« « il déconnaît » dit-on [...] l'important c'est il déconnaît quoi ? [...] la vraie dimension de la connerie est indispensable à saisir comme étant ce à quoi a à faire l'acte psychanalytique »¹¹.

Dans cette leçon du 22 novembre 1967, Lacan insiste sur le lien entre vérité et connerie et sur ce que l'analyste peut en entendre. Pour Lacan, la vérité et la connerie se recouvrent... Mais ce qui intéresse plus particulièrement la psychanalyse, ce n'est pas la vérité de la conne-

7 LACAN Jacques. Page 34.

8 LEVY Robert. 1998. Page 306.

9 LEVY Robert. 1998. Page 306.

10 LACAN Jacques. *D'un Autre à l'autre*. Page 37.

11 LACAN Jacques. *L'acte psychanalytique*. Page 39.

rie, mais la connerie de la vérité...

Dans le travail avec Mme M, c'est justement cette déconnaissance qui fait défaut...

Pour conclure, il me semble très important d'insister sur le fait qu'entre savoir et vérité, il existe un espace où viendrait se loger quelque chose d'une méconnaissance, d'un non-savoir, d'une dé-connaissance :

« C'est qu'en quelque sorte, ce que l'acte nous transmet, c'est quelque chose qu'il nous figure assurément de façon signifiante et pour laquelle l'adjectif qui conviendrait serait de dire qu'elle n'est pas si conne. [...] Mais que tout ce qui essaie de s'y adapter comme qualification

interprétative représente déjà cette certaine forme de dé-connaissance, de chute et d'évocation où il faut bien le dire, dans plus d'un cas ici tout à fait radical de ce qui ne peut se sentir que comme connerie ; même si l'acte, ce qui ne fait pour nous aucun doute car à ce point de surgissement de ce qu'il y a d'original dans l'acte symptomatique, il ne fait aucun doute qu'il y a là une ouverture, un trait de lumière, quelque chose d'inondant et qui pour longtemps ne sera pas refermé »¹².

Entre savoir et vérité, l'analyste doit trouver un espace de liberté, ce trait de lumière dont parle Lacan.